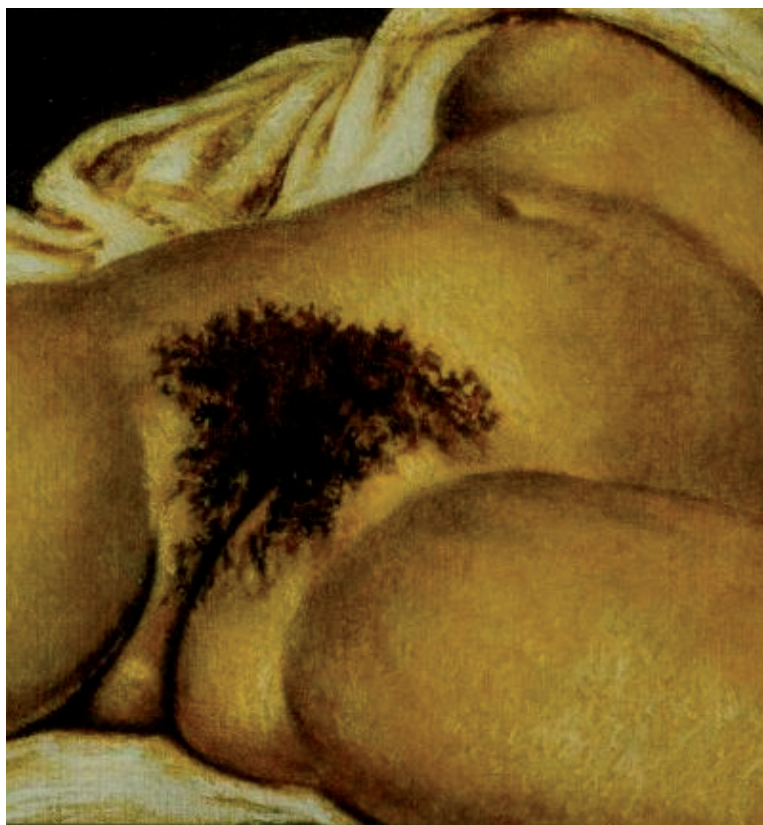


**LE MONDE BLOGS:** 'Ceci n'est pas l'Origine du Monde', by Lunettes Rouges, August 18, 2014.

Le Musée Courbet à Ornans est-il le premier au monde à organiser une exposition entière sur la représentation du sexe féminin, de la chatte, de la vulve, du con, ou tant d'autres noms que vous voudrez (1724 -en anglais-, disait Jason Rhoades, avec ce superbe texte politico-érotique de Gianfranco Sanguinetti), ou bien sans "joli nom chrétien" mais à qui on sait rendre hommage par d'autres moyens ? Cela mérite absolument, en tout cas (et avant le 1er septembre), un voyage spécial d'une journée à Ornans (qu'on pourra compléter, dans la même veine, par la visite de cette source, fort courue et qui inspira Courbet, ou de celle-là, bien nommée et plus discrète si, d'aventure, vous êtes en galante compagnie et d'humeur badine après cette exposition – danger, chute de pierres).



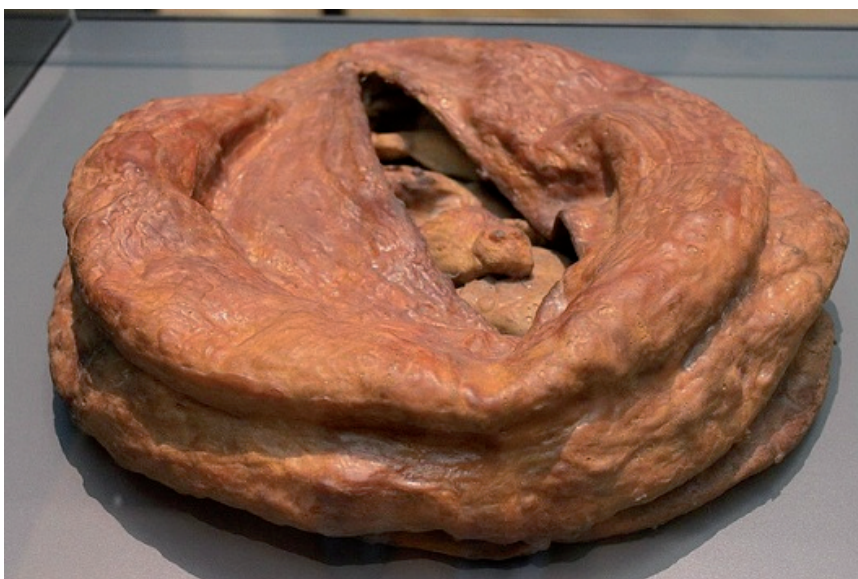
René Magritte, L'Origine du Monde, 1940, huile sur toile, 23x30cm, CP

Et donc, tout d'abord, dès l'entrée, ce tableau qui n'est pas l'Origine du Monde : plus petit, plus jauni (car appartenant, dit la légende, à un invétéré fumeur de havanes), c'est le résultat d'une facette méconnue (et opportunément occultée par sa veuve Georgette, qui attaqua Marcel Marien en justice pour l'avoir révélée) du talent de René Magritte, qui ne dédaignait pas, pour arrondir ses fins de mois, d'écouler quelques faux sur le marché avec l'aide de Marien. Magritte s'inspira, croit-on, d'une photographie de l'Origine du Monde que le baron Havatny (sur les péripéties du tableau de Courbet, il faut absolument lire le livre d'un expert, Thierry Savatier, à suivre là) avait confiée à Eduard Fuchs (juif, communiste et érotophile...), lequel la reproduisit dans son livre "Les grands maîtres de l'érotisme" en 1930. Et il m'a paru tout à fait approprié que cette exposition commence ainsi par un leurre, approprié pour un tableau qui fut, pendant la majeure partie de son existence, dissimulé : derrière un rideau vert chez Khalil Bey, derrière Le château de Blonay à la belle époque, derrière une feuille de vigne dans cette caricature du Hanne-ton, et derrière un dessin d'André Masson commandé par la pudique (?) Sylvia Bataille ou par son mari retors (vous pouvez vous offrir ce petit jeu de cache-cache). Et on oublie trop souvent qu'avant Orsay en 1995 et Ornans en 1992, sa première monstruation publique fut au Musée de Brooklyn le 11 avril 1988.



Odilon Redon, La Coquille, 1912. Pastel sur papier, 52x57.8cm, Musée d'Orsay. (c) RMN Hervé Lewandowski

Bien sûr, un peu plus loin dans l'exposition, l'original trône, aux côtés de ce coquillage voluptueux d'Odilon Redon (dont la timide conservatrice parle en rosissant presque) et de l'Iris fort réaliste de Rodin. Cette statue d'envol amène d'ailleurs à s'interroger sur le paragone éternel entre peinture et sculpture, entre réduction à deux dimensions ou réalisme à trois dimensions (oublions l'illusion stéréoscopique, ici représentée par Auguste Belloc) : la grande majorité des œuvres ici présentes sont des tableaux, dessins ou gravures, et rares sont les sculptures. Et même, faute de l'original inamovible, Étant donné... n'existe ici que sous forme d'une reproduction aux crayons de couleur (par l'appropriationniste duchampien André Raffray).



Louise Bourgeois, Le Regard, 1966. Latex et tissu, 12.7x39.4x36.8cm, The Easton Foundation

Alors, en trois dimensions, restent, outre Iris et ses esquisses (avec une Baubô, la nourrice de Demeter), le moulage sur nature de la Feuille de vigne femelle de Duchamp (ne sont pas là les moulages obsessionnels de Jamie McCartney), l'anatomiquement très étrange (mais peut-être manqué-je d'expérience... ou d'imagination)

Regard de Louise Bourgeois, œil-sexe en latex, et deux céramiques évocatrices de **Johan Creten**. Même la Poupée de Bellmer n'est représentée que par une photographie.



Gaston Lachaise, Abstract Figure, 1930-32. Bronze, 14x33.6x13.3cm, The Lachaise Foundation

Heureusement, il y a Gaston Lachaise, à qui le catalogue (excellent) consacre un chapitre entier, et que je regrette maintenant de n'être point allé voir à La Piscine : amoureux fou d'Isabel, il sculpte son corps de manière à la fois réaliste et, disons, syncrétique, comme dans la composition ci-dessus, réduite à peu, mais à l'essentiel (bon, d'accord, pas très féministe, comme réduction...).



Edgar Degas, Femme se chauffant, vers 1876-77. Monotype à l'encre noire, 37.5x49cm, CP

Voici quelques autres découvertes (beaucoup d'onanisme à Ornans) : un poème de Théophile Gautier, hymne à la pilosité féminine, hélas quasi illisible dans sa vitrine mal éclairée, mais qui, allant à l'encontre des normes actuelles, est fort réjouissant; une gravure de Claude Mellan, avec le regard émerveillé des putti, regard que nous aimerions bien avoir encore; et ce monotype de Degas, où la jeune femme à peine esquissée dans l'ombre chauffe son sexe (ou le sèche ?) devant la cheminée... : c'est peut-être l'oeuvre la plus sug-

gestive de toute l'exposition, la plus érotique, aux antipodes des multiples froids dessins anatomiques, de Vinci à l'architecte Lequeu. Un manque important : quelques-unes des 2000 (ou plus) photographies d'Henri Maccheroni.



Utagawa Kuniyoshi, La Déesse Amaterasu, XIXe. Xylographie, 18.5x26cm, Galerie Maillard-Fouilleul

Et qu'il me soit permis de conclure par la magnifique légende d'Amaterasu, déesse du soleil (et donc ancêtre des empereurs), qui un jour se réfugia dans une caverne, plongeant le monde dans l'obscurité. Les autres dieux jouèrent de sa curiosité (pour ... ceci) afin de tenter de la faire sortir de son refuge : les premiers rayons précédant sa sortie recommencèrent à illuminer le monde depuis l'intérieur de la caverne. Voici comment Utagawa Kuniyoshi représente la scène. C'est, comment dirais-je ..., irradiant ?